

Du Plein Soleil Aux Ténèbres

M. ans.

Après la fin de la guerre, en 1946, mon frère aîné se maria. Mon père qui, à cette époque, était déjà très malade, bien qu'il n'ait que quarante deux ans, décida de lui laisser la ferme, pour ne s'occuper que du commerce de fruits légumes et poissons que nous avions au village. Nous voilà donc de nouveau demeurant à Fuveau. Mon frère Noël et moi étions heureux de ne plus être à la campagne, car ainsi nous pouvions voir les copains et les copines, et puis surtout, finis les travaux des champs, le nettoyage des écuries, l'herbe aux lapins, et bien d'autres travaux qui nous incombaient malgré notre jeune âge ...

Mais cela ne dura pas longtemps car mes parents avaient jugé bon de nous faire embaucher à la mine de Gréasque comme tous les jeunes de notre âge, pour bénéficier plus tard d'une retraite. Nous voilà partis au bureau d'embauche... Après avoir passé la visite médicale, nous fûmes déclarés bons pour le service, et à partir de ce jour, commença mon versement à la caisse des retraites. Je fus affecté, comme tous les débutants de mon âge, au criblage. Mon frère Noël eut plus de chance que moi : il fut affecté à la chaufferie, où une grande chaudière servait à faire de la vapeur pour la machine qui montait et descendait la cage au fond de la mine.

Au crible, plusieurs jeunes avaient mon âge : c'étaient des anciens camarades d'école, qui étaient tous prédestinés à faire le mineur de fond, car à l'époque, à l'école de Fuveau, nous étions, Noël et moi, les deux seuls fils de paysans. Il y avait trois cribles : un au nord, un au sud et un à l'est. Les cribles étaient de grandes structures métalliques surélevées, au-dessous desquelles se trouvaient les voies ferrées où les wagons étaient remplis de charbon par des goulottes. Le criblage consistait à trier à la main les pierres mêlées au charbon qui avait auparavant été sélectionné par des tamis énormes qui faisaient un bruit infernal.

Le charbon arrivait sur trois bandes transporteuses différentes : la bande des chatilles, celle des grelassons, et celle des roches. De chaque côté de la bande se tenait une dizaine de femmes plus ou moins jeunes toutes vêtues de noir, comme celles des pays islamiques, car en plus du

bruit il y avait beaucoup de poussière. Au passage de la toile, elles triaient les pierres qu'elles jetaient dans de gros entonnoirs qui se trouvaient près d'elles. Les pierres tombaient dans une trémie d'où étaient remplis des wagonnets pour le terril. A la bande des roches il n'y avait que des hommes, car les morceaux de charbon et de pierre étaient gros, alors il fallait avoir de la force pour les manipuler. Tout ce petit monde était surveillé par un chef qui se trouvait sur une passerelle. Il était impossible de s'entendre parler. Tout se faisait par gestes, nous avions un code pour se dire l'heure, nous vivions dans un monde de sourds-muets.

Souvent les femmes ou les hommes avaient un parent ou un fils qui n'était pas embauché à la mine mais travaillait au terril "Terras". Le travail consistait à trier le charbon parmi les pierres qui venaient du criblage. Lorsque le chef avait le dos tourné pour une raison ou pour une autre, les femmes et les hommes en profitaient pour envoyer dans les entonnoirs des morceaux de charbon pour en faire bénéficier les leurs. A la fin de la journée, cela leur faisait un pécule appréciable. Mais parfois, ils étaient pris en flagrant délit, alors là c'était une amende, une mise à pied, ou carrément le renvoi pour les récidivistes, qui étaient surveillés de près.

En principe, nous étions trois ou quatre jeunes par crible. Notre travail consistait à nettoyer sous les bandes car il y avait en permanence de la poussière et des morceaux de charbon qui tombaient. Lorsque nous avions fini le nettoyage, souvent le chef de poste nous mettait à une bande, soit avec les femmes, ou bien avec les hommes, aux roches. Il nous tardait d'avoir fini la journée. Les enfants et les femmes de Fuveau étaient presque tous du poste de l'après midi. Le trajet se faisait à pied. Le soir, après avoir pris la douche, aux alentours de onze heures, nous descendions tous ensemble : il y avait des femmes du village, Madame Polichetti, Adrienne Fina, Laure Aubert, sa sœur, et bien d'autres dont j'ai oublié le nom.

Nous attendions tous d'être appelés au bureau du chef un jour ou l'autre, car nous avions hâte de descendre au fond de la mine, pour faire comme les hommes, et aussi pour la paye qui était plus élevée. Tous les mineurs sont passés par les criblages avant de faire le grand voyage vers les entrailles de la terre. Enfin ce jour tant attendu arriva : je fus convoqué au bureau du maître mineur qui me dit que je devais me mettre en contact avec Mr Boyer, le géomètre, et que dorénavant je dépendrais

de lui. J'étais très heureux. Mr Boyer était un brave homme, je le trouvais vieux, car il n'était pas loin de l'âge de la retraite. Il était toujours accompagné de son fils Antoine, un brave garçon, mais qui s'intéressait plus au pastis qu'à la géométrie... Ils habitaient aussi à Fuveau. En même temps que moi fut désigné un copain d'école, Jean Lorenzatti, dit Jeannot, qui, lui, était déjà descendu au fond de la mine.

Le jour "J" arriva. Ce moment est inoubliable...Le premier matin, Antoine m'emmena dans la grande salle dite des "pendus" où se changent tous les mineurs, pour m'attribuer un seau avec mon numéro. Cette salle était très grande, impressionnante lorsqu'on y pénètre pour la première fois. Elle faisait environ 50 à 60 mètres de long et au moins 30 de large. Elle servait de vestiaire aux mineurs : c'est là qu'ils se changeaient et prenaient la douche. Il y avait des rangées de bancs avec de hauts dossiers, positionnés dos à dos. En haut des dossiers étaient accrochées des chaînes numérotées; les chaînes montaient jusqu'au plafond (qui était haut), où étaient accrochées des petites poulies de rappel. Au début du poste, les mineurs suspendaient leurs vêtements propres et prenaient les bleus de travail. Ils déposaient dans le seau leurs fonds de poches : briquet, cigarettes, porte-monnaie. Pour protéger le tout, les mineurs accrochaient des cadenas aux chaînes. A la fin de leur poste au fond, ils revenaient dans la salle des pendus pour se déshabiller et prendre la douche commune. Les douches étaient de la longueur de la salle. A la fin de chaque poste, c'était environ 350 mineurs qui remontaient. Il y avait en tout 700 seaux pendus avec les vêtements. Cette salle ressemblait à une ruche : il y avait le bruit des chaînes qui crissaient dans leurs poulies à la montée ou à la descente des seaux, plus les paroles, les éclats de voix et le bruit de l'eau des douches. Il y flottait une odeur particulière : mélange de sueur, de tabac, et d'humidité venant de l'eau des douches...

Au changement de poste se croisaient les mineurs qui remontaient du fond et ceux qui allaient descendre : cela faisait beaucoup de monde ! Une centaine de mineurs se lavaient ensemble, il se frottait le dos mutuellement. Puis ils allaient remettre leurs habits et accrocher les bleus de travail. La première des choses, pour les fumeurs, lorsqu'ils remontaient du fond, était de descendre le seau pour prendre en vitesse une cigarette. Assis sur le banc, face au seau, le visage noirci par la poussière et la sueur, ils se délectaient, par grandes bouffées, avec un plaisir immense, car au fond il était strictement interdit de fumer, sous

peine de renvoi immédiat. Malgré cela, quelques inconscients prenaient le risque de fumer, et ainsi faisaient prendre un gros risque à leurs collègues.... Au bout des chaînes pendaient des seaux contre lesquels il y avait des crochets.

Souvent plusieurs membres d'une même famille, père, fils, ou gendre, se retrouvaient dans la salle. Malgré tout, il y avait une certaine pudeur : le fils s'arrangeait pour ne pas être à côté de son père, il se trouvait un seau le plus loin possible, surtout au moment de la douche. Moi qui n'avais que quatorze ans, la première fois que je vis tous ces hommes nus, j'avais honte... les jours suivants, je n'osais pas me déshabiller. Lorsque presque tous les seaux étaient descendus, ils nous cachaient les uns des autres. Le plus dur pour moi était de partir avec mon savon dans le main et traverser la salle pour aller sous la douche au milieu des hommes... Certains me demandaient de leur savonner le dos, et j'avais honte, j'avais l'impression de voir mon père devant moi... Je baissais les yeux pour ne pas voir... Mais on finit par s'habituer, bien que j'aie toujours été très pudique : j'ai toujours eu horreur des exhibitionnistes.

Les maisons de la cité de la mine de Gréasque, « les corons », n'avaient pas de sanitaires comme de nos jours. Souvent, le jeudi ou le dimanche, aux heures où il n'y avait personne, les enfants allaient prendre une douche. Ce n'était pas interdit par la direction. Certaines femmes allaient dans les douches des chefs de postes, les « porions », qui bénéficiaient de cabines individuelles.

Antoine me conduisit à la lampisterie après m'avoir fait attribuer une lampe de mineur avec mon numéro. Ce numéro était très important pour la sécurité du mineur : ainsi les chefs de poste pouvaient savoir si un mineur était descendu au fond, ou, à la fin du poste, s'il était remonté. S'il manquait une lampe sur les étagères, cela signifiait qu'un mineur était resté au fond et des recherches étaient entreprises... Cette lampe était très lourde. A son extrémité pendait un gros crochet, pour la porter ou la suspendre sur le lieu du travail. A cette époque, les lampes- casques alimentées par une pile que le mineur accrochait à la ceinture, n'existaient pas encore.

Antoine m'avait dit de suivre les mineurs et de l'attendre au fond

du puits : il viendrait me retrouver, accompagné de son père, au prochain voyage. Me voilà, la lampe à la main et le casse-croûte dans ma musette, prêt pour ma première descente dans les entrailles de la terre...Je suivis un groupe de mineurs dont certains étaient de Fuveau. L'entrée du puits où se trouve la cage se nomme " la recette" (ou carreau). Quelques mineurs, en attendant la cage, fumaient la dernière cigarette avant de descendre. Je m'avançai vers la recette... J'avais la trouille de descendre dans ce grand trou noir...J'entendais un grand bruit continu accompagné de vibrations : c'est le bruit que font les deux cages au passage des bois de guidage : lorsque l'une était en haut, l'autre était en bas du puits. La cage arriva. Il y a deux étages, 50 mineurs environ qui s'entassaient...Je les suivis...Tout à coup, je m'entendis appeler : " Marcel ! Marcel !" Je me dressai sur la pointe des pieds pour voir qui m'appelait, car les mineurs étaient de grands gaillards. C'était Robert Christol, un copain d'école, le fils de la garde barrière. J'étais heureux, je me sentais moins seul. Robert se faufila pour se mettre à mes côtés. Il me demanda où j'allais. Je lui dis que j'étais avec le géomètre. Il vit que j'avais peur de descendre, il me reconforta, car lui, ce n'était pas la première fois qu'il descendait au fond. Tout à coup, le bruit des portes métalliques qui se ferment, un tintement de clochette : la cage commençait à descendre lentement, puis elle accélérait progressivement...J'avais peur, je me tenais au bras de Robert, je sentais mes tripes se soulever dans mon ventre, je trouvais que c'était long...

Il faisait nuit et froid, une odeur d'air vicié émanait du puits. A la lueur des lampes, je voyais défiler le mur noir devant moi, entrecoupé de ferrailles ou de poutres en bois, j'entendais le bruit du frottement de la cage contre les bois de guidage...Et soudain, je sentis la cage ralentir, et là ce fut le plus mauvais moment, car à ce moment là, le câble s'allonge au freinage et on a l'impression qu'elle joue au yoyo...Il paraît que tout dépendait du machiniste : certains étaient plus souples que d'autres à la conduite de la machine. Certains mineurs reconnaissaient qui était aux commandes ! Finalement elle s'immobilisa au fond du puits, à 600 mètres de profondeur...J'étais soulagé...Les portes furent ouvertes par le receveur ouvrier chargé de la réception de la cage aussi bien au jour, qu'au fond. C'est lui qui donne le signal de remontée et de descente. Il y avait en tout sept descentes de cage, soit environ 350 mineurs qui descendaient au fond à chaque poste.

Me voilà pour la première fois au fond de la mine...Au fond de ce

grand trou noir, ce trou dont, depuis des années, j'avais entendu parler par de vieux mineurs. Robert me quitta pour aller à son travail avec les autres mineurs. Antoine m'avait dit de l'attendre au bas du puits; je me mis contre une paroi, face à la cage, de manière à le voir arriver. Je regardais partout, tout était nouveau pour moi. Les alentours de la recette étaient éclairés: c'était comme une espèce de hall de gare, je voyais des mineurs monter dans des bennes à charbon vides, plusieurs bennes étaient accrochées les unes aux autres, formant un petit train tracté par un cheval. Le convoi partit en direction de la galerie principale, appelée le "travers-banc": un travers-banc est une galerie taillée dans la roche. Certains mineurs, assis dans la benne, mangeaient un casse croûte avant d'arriver sur leur lieu de travail. Les lampes étaient accrochées à l'intérieur des bennes. Je demandai à un mineur qui passait où ils allaient. Il me répondit : « Vers les chantiers ! ».

Plusieurs fois, la cage était descendue, et toujours pas d'Antoine...À présent ce n'était plus des mineurs qui arrivaient au fond, mais du matériel dans des bennes. Les cages se succédaient à une vitesse incroyable, les bennes entraient et sortaient dans un grand bruit, je commençais à me faire du souci, tout en me disant qu'il y avait du monde autour du puits, et qu'il y aurait toujours quelqu'un qui me ferait remonter à la surface...Il y avait aussi mon copain Robert. L'ouvrier de la recette m'avait remarqué, tout seul contre la paroi. Il s'approcha de moi et me dit : « tu attends quelqu'un, petit ? » --- « Oui ! Le géomètre ! » --- « Il ne va pas tarder à descendre »--- assura-t-il. Après quelques voyages de la cage, il me fit signe qu'il allait arriver : il y avait un code entre les deux ouvriers de la recette du jour et du fond, à l'aide de sonneries. Je vis remonter la cage lentement, signe que ce n'était pas du matériel mais du personnel qui arrivait.

Quelques instants plus tard, la cage arriva à la recette. A l'ouverture des portes, j'aperçus Antoine avec son père, et Jeannot Lorenzatti qui portait tout un harnachement de matériel : un trépied, une valise en bois dans une main et une grande règle dans l'autre. Antoine, lui, ne portait rien d'autre que sa lampe. Mr Boyer nous dit : « Allez, les petits, prenez une benne et mettez le matériel à l'intérieur ! ». Nous voilà partis dans le travers-banc, en poussant la benne sur la petite voie ferrée, nos deux lampes accrochées à l'avant de la benne pour avoir de la lumière devant nous. Mr Boyer et Antoine nous suivaient. Quelques dizaines de mètres après avoir quitté la recette, nous sommes passés dans

un tunnel d'environ 10 mètres de long, plus étroit que la galerie, où passait un grand courant d'air. Une lourde porte en fer, munie d'un système de fermeture spécial, fermait l'entrée et la sortie. Je demandai à Antoine à quoi servaient ce tunnel et ces portes : « Ce sont des portes étanches ! ». En cas d'accident grave, comme une inondation par exemple, elles permettent d'isoler la mine du puits. Mais elles servent aussi à la régulation de l'air dans les galeries ! » Parfois, il fallait garer la benne sur une autre voie pour laisser passer un cheval qui tirait son convoi de bennes pleines de charbon, en direction de la recette, ou bien vides, en direction des chantiers.

Je ne me souviens plus exactement dans quel chantier nous sommes allés. Il se trouvait à environ un kilomètre de la recette. Du travers-banc principal partaient plusieurs voies vers des chantiers plus ou moins éloignés. Après le travers-banc, les galeries n'étaient plus taillées dans la roche : il y avait des boisages, pour soutenir, en terme du métier, le toit, (" leï daou "), plafond du chantier qui, sinon, s'effondrerait. C'est à partir de ce point que commence vraiment la mine : plus de lumière, des galeries boisées. Il y avait un charroi de bennes, vides ou pleines, pour accéder à " la taille", lieu où le mineur abattait le charbon. Il y avait parfois de grandes côtes à monter, appelées " plan incliné" : un système à double voie ingénieux, fait de câbles et de poulies. Le poids des bennes pleines qui descendaient, faisait monter les bennes vides. Après, la galerie était de nouveau horizontale (le plan) : c'est là que, tirées par des ânes, les bennes étaient acheminées vers l'entrée des chantiers. Les ânes étaient conduits par des jeunes de mon âge.

Les mineurs travaillaient en bande : une bande était constituée de 5 ou 6 mineurs, sous les ordres d'un chef d'équipe. Dans la bande, on trouvait le " mendié", homme à tout faire, qui venait récupérer les bennes vides et les acheminait en les poussant jusqu'à " la taille", où elles étaient remplies. Souvent il y avait des accrochages entre mendiés, pour une benne vide en plus ou en moins, car il ne fallait pas que la compagnie qu'ils desservaient manque de bennes. Les mineurs étaient payés à la benne. Certaines bandes gagnaient plus d'argent que d'autres : une bonne bande remplissait entre 10 et 15 bennes par homme et par poste. Certains mineurs demandaient à changer de bande pour différentes raisons : pour incompatibilité d'humeur, pour gagner plus d'argent, et aussi pour divergences d'opinion politique...

D'après les anciens mineurs, il y avait, au fond de la mine de Gréasque, dans les années 50, environ 25 à 30 chevaux et une trentaine d'ânes. Le cheval avait un rôle bien déterminé : il faisait le charroi des bennes pleines vers le bas du puits, et des vides vers "le pendis" (la poulie). Un cheval pouvait tirer jusqu'à 25 bennes pleines, et beaucoup plus de vides. Pour la petite histoire, d'après les mineurs, certains chevaux arrivaient à compter les bennes accrochées à leur palonnier... En principe, les bennes pleines, à l'arrêt, étaient tampon contre tampon. Lorsque le cheval démarrait, il y avait rattrapage entre les bennes : on entendait un bruit : tac –tac –tac, au démarrage de chaque benne. Si le mendit avait mis deux ou trois bennes de plus, le cheval s'arrêtaient de tirer ! Incroyable mais vrai !...

Les écuries des chevaux étaient à proximité du puits : la grande écurie était bien entretenue par des palefreniers, et il y avait aussi un maréchal-ferrant, Mr Vitalis, (dit "n'est-ce-pas"), aidé par son gendre (Anibal Sacchi). Les chevaux et les ânes faisaient deux journées : le poste du matin, et celui de l'après midi, ce qui leur faisait 16 heures de travail. Et de plus, ils étaient souvent maltraités par certains mineurs. D'autres avaient pitié de ces malheureuses bêtes qui travaillaient dans la nuit jusqu'à la fin de leur vie...Quelle triste destinée ! Les écuries des ânes étaient à proximité des chantiers, ils ne regagnaient la grande écurie que le samedi soir, à la fin du dernier poste. Ce soir-là, souvent, les jeunes qui les conduisaient leur montaient sur le dos et les faisaient courir pour être plus vite arrivés au puits. Il est arrivé qu'un âne, en courant, se prenne une patte dans l'un des nombreux aiguillages du travers-banc : la pauvre bête y laissait son sabot, et il fallait l'abattre.

Malheureusement, cette vie de cheval ou d'âne souterrain, impliquait qu'une fois entrés dans la mine, ils n'en sortaient que morts. Rares ont été les Chevaux ou les Anes rachetés par des mineurs ou autres, pour qu'ils puissent finir leurs jours au soleil... (J'ai mis le mot Chevaux et Anes avec une majuscule, car j'estime qu'ils méritent un grand respect, ces mineurs à quatre pattes.....)

Nous voilà tous les quatre au bas de la poulie. Mr Boyer nous dit : "Petits ! Garez la benne sur cette voie, et prenez le matériel". Jeannot prit le trépied et la longue règle, moi je me chargeai de la valise en bois. Nous montâmes la longue côte de la poulie et Mr Boyer nous dit :

“ Petits ! Faites attention de ne pas vous faire accrocher par une benne ! ” Effectivement les bennes vides qui montaient vers les chantiers passaient très près de nous. Peu après, nous arrivâmes au sommet de la poulie, sur ce que les mineurs appelaient “ le plan ”. Cet endroit était une galerie plane qui se dirigeait vers les chantiers. Nous croisâmes un jeune de notre âge qui menait un âne attelé à un petit convoi de bennes. Juste avant les chantiers, il y avait une plaque tournante où les mendits venaient chercher leurs bennes vides. Ils les faisaient tourner sur la plaque pour les mettre en direction de leur chantier. Nous changeâmes de direction, empruntant une galerie qui nous mena jusqu' à un chantier. Enfin nous étions arrivés au cœur de la mine !...Pour la première fois, je voyais les mineurs en plein travail, le torse nu, couverts de sueur, méconnaissables à cause de la poussière de charbon qui couvrait leurs visages. Ils étaient presque nus, et chaussés de souliers à clous, un vieux pantalon coupé à hauteur des cuisses, et sur la tête, une vieille casquette, ou bien le rond d'un vieux chapeau melon de l'époque...Un ou deux d'entre eux abattaient le charbon à coups de pic, ou au marteau-piqueur; les autres, avec une pelle, remplissaient les bennes. Pour la première fois, je voyais la couche de charbon, légèrement en oblique entre deux bancs rocheux. Les lampes étaient accrochées au boisage, et les « gulards », eux aussi, y étaient accrochés : un gulard n'était ni un carnier ni une musette. Il servait à porter le casse-croûte, il était tout en cuir marron clair, mais en vieillissant il devenait presque noir. Sur le côté, des petites poches servaient à mettre un flacon de sel ou autres petites choses et sur le devant s'ouvraient deux grandes poches. L'intérieur était renforcé, pour ne pas qu'il se déforme. En principe, lorsqu'un jeune commençait la carrière de mineur, ses parents lui achetaient un gulard, qui devait lui servir jusqu'à la retraite ! Je ne sais pas qui les confectionnait, sans doute un bourrelier de l'époque. C'étaient des chefs-d'œuvre de maroquinerie.

A notre arrivée, les mineurs s'arrêtèrent de travailler. Ils savaient que le géomètre était là pour prendre des mesures sur le chantier. Antoine mit le trépied en place au milieu de la voie, puis il installa la lunette. Mr Boyer me dit :

---- Marcel ! Prends la règle et va te mettre au front de la taille ! » Les mineurs s'écartèrent, et me voilà contre la veine de charbon. Il visa et me dit :

---- Tiens la règle bien droite ! prends ta lampe, mets la à côté de la règle ! Plus haut ! Plus bas ! Ne bouge plus ! »

La lampe était lourde à tenir, à la hauteur de mon visage. Mr Boyer me

dit d'un ton un peu sévère :

---- Marcel, ne bouge pas ! Si tu continues à bouger, on va y passer la matinée ! » Je fis un gros effort, je me disais : « Mais pourquoi as-tu pris cette règle le premier, tu aurais pu la laisser à Jeannot ! » Quelques secondes après : ---- C'est bon, tu peux revenir ! »

Dit-il. Antoine avait un carnet : il prenait des notes que son père lui dictait.

Nous voilà repartis en direction du puits. Il était environ onze heures. Arrivés au puits, Mr Boyer demanda, à l'homme de la recette, la cage pour remonter au jour. La cage arriva. Un mineur sortit les bennes vides pour que nous puissions entrer avec le matériel. Les portes se fermèrent, plusieurs coups de sonneries retentirent, et nous repartîmes pour la surface. Un homme profita de la cage pour monter avec nous : il n'était pas sale comme les mineurs, des stylos et un carnet sortaient de la pochette de son bleu de travail. Il parla avec Mr Boyer. J'en déduisis que c'était un chef de poste, un porion. Nous n'étions que cinq dans la cage, j'en profitai pour bien voir les bois de guidage : je regardais dans tous les sens : au plafond de la cage des petits trous permettaient d'apercevoir la lumière du jour. Je voyais les gros câbles, j'avais peur qu'ils cassent... Tout à coup, un grand bruit suivi d'un courant d'air me fit peur : c'était le croisement avec la cage qui descendait. Antoine m'avait dit que l'on ne craignait rien car la cage avait un parachute. Alors dans ma tête, je voyais une grande toile blanche s'ouvrir et la cage descendre lentement !...

Mais en réalité, il m'expliqua que si le câble venait à casser, il y avait un système mécanique : automatiquement des sortes de crochets, ou patins, venaient freiner contre les quatre bois de guidage et ralentissaient la chute de la cage. Le passager s'arrêta à la cote + 30 par rapport au niveau de la mer. La cage repartit vers le trou de lumière qui grandissait de plus en plus, puis elle s'immobilisa. Enfin, nous étions au jour... Une fois sortis, Mr Boyer nous dit : " Petits, vous pouvez aller prendre la douche et rentrer chez vous ! A demain matin, sept heures ! Et soyez à l'heure ! ". Nous avons fini la journée... Après avoir posé nos lampes, nous nous rendîmes à la salle des pendus : je descendis mon seau pour la première fois ! Nous n'étions que tous les deux à prendre la douche. Après avoir attendu Jeannot un moment, nous sommes partis à pied. Du carreau de la mine jusqu'à Fuveau, il y avait une trotte, mais nous avons de bonnes jambes, et j'étais content d'avoir découvert le fond de la mine

dont j'entendais parler depuis des années.

Pour en revenir au câble de la cage, il cassa rarement, et jamais à la descente ni à la remontée du personnel, heureusement ! Cela se produisait seulement à la descente et remontée rapide des bennes, sans doute à cause de la manœuvre plus ou moins souple du machiniste. Si cela arrivait quand les mineurs étaient au travail, ils devaient sortir par une ancienne mine en plan inclinée, dite "Castellane", qui n'était plus exploitée depuis des années, mais avec laquelle les mineurs avaient fait la jonction. Elle se trouvait à environ 5 ou 6 kilomètres du puits. Ils s'y rendaient à pied en file indienne, à travers des vieux chantiers. Arrivés au pied de la descenderie, il y avait environ 800 marches à monter avant d'atteindre la surface.

Dans la semaine, une équipe de nuit descendait faire la visite du puits pour surveiller l'état des bois de guidage de la cage, de toutes les tuyauteries d'eau, d'air et des câbles électriques. Pour ce faire, ils descendaient dans un grand seau qui pouvait contenir plusieurs personnes. Ce seau était appelé "la cuffat". Il avait une grande anse à laquelle était accroché un câble. Pour exécuter le travail, il fallait que la cage soit au bas du puits. Pour éviter que la cuffat ne tourne sur elle-même, un des hommes tenait une barre de fer qui avait, à son extrémité, un anneau qui encerclait le câble principal de la cage, et en quelque sorte, servait ainsi de guide. La cuffat était descendue lentement à l'aide d'un gros treuil que se trouvait sur le chevalement ; ce treuil était conduit par un des machinistes qui, d'ordinaire, conduisait la cage. Il est arrivé, dans certains puits, que le câble de la cage casse, et que les mineurs ne puissent sortir que par la (couffat), n'ayant aucun autre moyen pour remonter à la surface. Cela devait être impressionnant...

Avant que les puits soient forés verticalement, il y avait des descenderies plus ou moins profondes. En chassant dans les alentours de Fuveau ou Gréasque, il n'était pas rare de tomber sur des anciennes mines en plan incliné, connues de presque tous par leurs numéros : le 10, le 14, le 16, le 18 et bien d'autres... Dans les années 80, les accès furent tous bouchés par des dalles en béton. Le puits N° 1 se trouvait au coin de l'ancienne mairie de Fuveau : une grosse pierre servit de banc à plusieurs générations, pour se mettre au soleil en hiver, ou prendre le frais l'été, le soir après le repas.

Je me souviens que lorsque nous étions enfants, nous allions à une ancienne mine appelée l'Arbinotte. Elle était située au bord de la route, entre Fuveau et Belcodène. Munis de lampes de poche, nous descendions le plus loin possible. Le pourcentage de la pente était très élevé. A une cinquantaine de mètres de l'entrée partaient des galeries perpendiculaires à la nôtre, et, encore plus bas, d'autres galeries s'enfonçaient dans le noir... Nous aurions bien aimé aller y voir, mais la peur nous prenait de voir surgir une grosse bête, (qui n'existait, bien sûr, que dans notre imagination), et nous remontions. Cette mine était appelée par les anciens « les quatre pans », parce qu'à certains endroits, la hauteur sous plafond ne dépassant pas 80 centimètres à un mètre, les mineurs devaient travailler à genoux, ou couchés sur le côté. Le charbon était sorti par des enfants de 7 à 12 ans, munis d'une courroie ou d'une ceinture passée autour d'une de leurs épaules. Ils se tenaient à genoux ou à quatre pattes, pour tirer, à l'aide de la courroie, un couffin ou un petit chariot chargé de charbon.

J'ai connu personnellement des vieux mineurs qui avaient fait ce pénible travail à la mine des quatre pans. Un autre ancien mineur, Mr Barret, qui travaillait dans les années 1920 dans une mine identique, me racontait un jour, que lorsqu'il avait 8 à 10 ans , il partait à pied de Fuveau vers les quatre heures du matin avec d'autres enfants de son âge, accompagnés par les mineurs. Ils allaient travailler à la mine de la région de Valdome, à environ une dizaine de kilomètres. Ils passaient par des raccourcis à travers les collines. Une fois par semaine, chemin faisant, il coupait des branches de genêts pour se fabriquer un petit balai qui lui servait, dans la galerie, à débarrasser du sol les petites pierres qui l'auraient blessé aux jambes en tirant le couffin. Il me disait aussi qu'il faisait des journées de dix à douze heures. En hiver, de toute la semaine il ne voyait pas le soleil. Il le voyait seulement le dimanche, à condition qu'il fasse beau.

A cette époque, il n'y avait pas de douche, ni à la mine ni dans les maisons. Le mineur arrivait tout noir de charbon, les femmes faisaient chauffer de l'eau, et ils se lavaient dans une grande lessiveuse. Souvent, par économie, plusieurs mineurs d'une même famille se lavaient à tour de rôle dans la même eau, pour ne pas avoir à la changer ni à la réchauffer. Les draps de lit en lin étaient noirs... Plus tard, les mines furent modernisées : les douches permirent aux mineurs de mieux se laver et surtout de ne plus ramener de poussière chez eux.

Tous les jours nous faisons un nouveau chantier. Peu à peu, je découvrais toute la mine. Certains quartiers se trouvaient à trois kilomètres du puits. Le plus éloigné était le quartier appelé "le fond". Il y faisait une chaleur insupportable...C'est là que je vis pour la première fois des mineurs y manier pics, pelles et marteau piqueur, dans une nudité intégrale. Ils avaient seulement leurs souliers à clous.... Cela m'avait choqué, d'autant plus qu'il y avait des mineurs que je connaissais, puisque certains étaient les pères de mes camarades d'école. J'étais énormément gêné... Un autre quartier, nommé " le plan nord", était assez éloigné du puits. Il y avait en permanence une trentaine de centimètres d'eau et les mineurs travaillaient dans des conditions déplorables : l'eau tombait des toits en permanence. Pour ne pas la recevoir sur le dos, ils se protégeaient en disposant des tôles ondulées, inclinées vers la paroi entre les boisages. Le boisage des galeries était indispensable pour la sécurité des mineurs : à mesure que le chantier avançait, il fallait boiser, c'est-à-dire poser un cadre pour maintenir le toit, de façon à éviter que tombent des placages plus ou moins grands.

Malgré tout, il y eut des accidents graves, et plusieurs ont laissé leur vie sous des éboulements (coup de couche). Lorsque toutes les mines de la région étaient en activité, de grosses secousses se faisaient sentir, souvent la nuit. Quelquefois, la secousse était si violente que la vaisselle tombait dans les buffets. Certaines maisons étaient fissurées... Ces secousses étaient appelées "des pets de mine". De nos jours, il n'y a plus de secousses depuis que la mine a cessé d'être exploitée.

L'eau s'infiltrait énormément dans la mine : des sources coulaient dans presque tous les chantiers. Cette eau était plus ou moins bonne à boire, elle avait parfois un goût de fer. Par contre, la source du plan nord, que les mineurs appelaient "la source bleue ", était paraît-il très bonne, surtout pour boire le pastis !...Car quelquefois, les mineurs buvaient un pastis ou deux avant le casse- croûte de la mi-journée. Mais selon eux, le pastis bu au fond faisait plus de mal que celui bu à la surface ... Toute cette eau était récupérée par des petits caniveaux, et descendait par gravité à proximité du puits, où se trouvaient des grosses pompes qui l'envoyaient à la cote + 30. Là encore, elle était acheminée par gravité vers le puits Gérard qui se trouvait à Biver, commune de Gardanne. Du puits Gérard part une galerie qui débouche à Marseille Nord, au quartier de la Madrague. Cette galerie, appelée "la galerie de la mer", mesure

14,859 Km. Les travaux de percement commencèrent en 1890 et furent terminés en 1905 : il a donc fallu 15 ans pour arriver à la Madrague. De nos jours, cette longue galerie est toujours en service. Amenant à la mer un débit de 1.000 à 2.200 l /seconde, la galerie supérieure a une voie ferrée comportant une voie de garage et une ligne double de trolley fonctionnant dans les deux sens. Huit locomotives assuraient le trafic directement vers les criblages.

D'après les témoignages de certains mineurs de la mine de Gréasque, ils auraient pêché des anguilles dans l'eau de la galerie de la mer, chose très possible ! Dans la couche de charbon, il y avait beaucoup de poissons et coquillages fossilisés. Il a même été trouvé plusieurs fois des carapaces de tortues.

Quelquefois, nous descendions au fond de la mine la nuit, lorsqu'il n'y avait plus personne, pour pouvoir prendre des mesures, dans des chantiers où, dans la journée, circulaient trop de monde et de charrois. Mr Boyer nous disait : " Petits, ce soir on descend vers minuit ". Cela ne me plaisait guère, car il fallait monter de Fuveau à pied en pleine nuit. Avec Jeannot, nous nous donnions rendez-vous et nous montions ensemble.

Au fond, ne restait que le mineur qui s'occupait des pompes. Arrivés au bas du puits, nous prenions deux bennes : Mr Boyer montait dans l'une d'elles et s'asseyait sur la caisse de la lunette de mesure. Antoine grimpeait dans l'autre avec le reste du matériel. Après avoir accroché deux lampes à l'avant de la benne, nous partions souvent très loin... La mine était à nous : personne dans les galeries, ni chevaux, ni ânes.

Avec Jeannot, nous faisons la course : nous poussions chacun notre benne à toute allure. Une fois lancé, je montais sur le tampon pour reprendre mon souffle. J'avais du plaisir, et Jeannot aussi !...Je revois Mr Boyer, les deux mains agrippées au bord de la benne...Il me disait sans arrêt en provençal : " va daisé pichot ! Aven lou temps ! " (Va doucement petit, nous avons le temps !) Arrivés au chantier, le moment était venu de prendre les mesures, et comme la mine était déserte, Mr Boyer les prenait de beaucoup plus loin. Après s'être installé, le géomètre m'envoyait au fond du chantier, pour tenir cette sacrée règle ! Il n'y avait aucun bruit, le silence était total, et j'avais peur...De temps à autre, on entendait des

petits craquements, qu'on ne perçoit pas en temps normal : il paraît que la mine travaille lorsqu'il n'y a plus personne ... Possible ! Je me languissais que ce soit fini, mais le géomètre prenait son temps : " plus haut ! Plus bas !" -" Bon, repose-toi un moment", me dit Antoine, le temps qu'il inscrive sur son carnet les notes que lui dictait son père. Tout à coup, je vis une forme bouger entre les bois de soutènement, pas très loin de moi...Je lâchai la règle, m'approchai lentement avec ma lampe, cherchant à voir : j'avais peur que ce soit un rat, mais c'était un petit chat ! En me voyant, il se mit à miauler. Je le pris dans mes mains tout en lui parlant. Eh ! Oui !...Il y avait des chats au fond de la mine, des chats que les mineurs descendaient pour faire la chasse aux rats, car il y en avait beaucoup.

Les chantiers étaient alimentés en air comprimé pour actionner les marteaux piqueurs, les perforatrices et les treuils. Cet air était acheminé par une colonne suspendue en haut des boisages. Sur cette colonne, couraient souvent des rats qui se nourrissaient de miettes des repas des mineurs. Ceux-ci posaient des collets sur la colonne, ou bien mettaient des pièges. Il arrivait parfois qu'un rat s'introduise dans un gulard et dévore une partie de son contenu : il sautait au moment où le mineur décrochait le gulard pour casser la croûte.

Mr Boyer était du genre peureux : il était à l'écoute du moindre craquement...Antoine en profitait, car il lui tardait de remonter à la surface : après nous avoir fait un signe en mettant un doigt devant sa bouche pour dire " chut ! ", pendant que son père montait où démontait la lunette de visée, il ramassait une poignée de petits bouts de charbon et l'envoyait en direction du toit. Entendant le bruit, Mr Boyer s'immobilisait, tendait l'oreille, et disait en provençal : " Les toits travaillent ! " Il marquait un temps d'arrêt de quelques secondes, puis nous disait : " Allez, petits, rentrez le matériel ! On remonte ! " Antoine riait sous cape, en clignant de l'œil, et nous repartions en direction du puits !..

Pendant quelques jours Mr Boyer fut absent, alors le chef du carreau me mit à un endroit qui s'appelait " le couloir ". C'était en surface, à quelques mètres du puits où sortent les bennes pleines. Mon travail consistait à prendre les bennes, les unes après les autres, en les poussant vers le traînage. Le traînage était une longue chaîne à gros maillons qui partait de ce couloir et finissait au criblage. A environ 800

mètres du puits, il y avait deux voies sur un talus, l'une pour convoier les bennes pleines, et l'autre qui remontait les vides vers le puits. A l'avant ou à l'arrière de chaque benne (tout dépendait dans quelle direction elles étaient tournées) se trouvaient deux fers plats en forme de "V".

Je ne me souviens plus s'il y avait une sonnerie ou un autre signal pour m'indiquer le moment où je devais pousser la benne ; celle-ci avançait vers la chaîne, où un maillon venait s'encaster dans le "V" du fer plat. Les bennes étaient marquées sur le côté, du numéro de la bande qui les avait remplies, et quand elles passaient devant le contrôleur qui était posté dans un petit local, il contrôlait le numéro et vérifiait aussi qu'il n'y ait pas trop de pierres mélangées au charbon. Si c'était le cas, je crois que la bande qui les avait remplies était pénalisée... Le traînage passait à quelques mètres des logements de la cité où logeaient les mineurs. Le roulement faisait du bruit, mais cessait le soir à la fin du poste. En bout de course, la benne était libérée de la chaîne, puis était ensuite introduite dans une cage appelée "culbuteur" où elle faisait une rotation de 360 degrés. Le charbon était dirigé vers les criblages par des bandes transporteuses. Les bennes remontaient vers le puits pour être à nouveau descendues au fond de la mine. Il arrivait parfois qu'une benne déraile, ce qui provoquait un arrêt du traînage, souvent très long.

Les mineurs de fond étaient des hommes pleins d'humour, des galéjeurs. Ils avaient presque tous des sobriquets qui se sont transmis et se transmettent toujours, de génération en génération, à tel point que certaines personnes connaissent uniquement ce sobriquet et ignorent le nom de famille !... A ce propos, j'ai une anecdote personnelle à vous raconter : il y avait au village un mineur dont le sobriquet était "Niki". Il était connu dans la région pour être un grand joueur de boules à la longue (jeu provençal). J'ai toujours entendu dire, lorsque les gens parlaient de sa famille ; la femme de Niki, la fille de Niki, le cabanon de Niki... Alors j'ai toujours cru que c'était son nom. Je l'ai fréquenté pendant environ 40 ans. Il a fallu qu'il décède pour que j'apprenne qu'il s'appelait Lorenzatti

Ceci se passe au fond de la mine le lendemain d'une élection électorale. Les commentaires vont bon train, les uns demandent aux autres pour qui ils ont voté, l'un dit : " Moi, j'ai voté communiste ! Mais il y a un type sur la liste que je ne connais pas, alors je l'ai rayé, tout simplement ! " " Quel était son nom ? " lui demande un autre .Le mineur

simplement !” “ Quel était son nom ? ” lui demande un autre .Le mineur le lui dit, et l'autre devient furieux “ Espèce de couillon, c'est moi !! ” - “ Ah ! Ça alors, Petit Pois, c'est toi !...” Eh bien oui, c'était “ Petit Pois ”...

Quelques sobriquets : Moto, Gigot, Bombardier, Pastis, Tchoi, Pitré, Coquillade, Bachin, Michey, Tchéffé, Laseille, Bacana, Marseille, Gisclé, Moustic, Babouille, Petit Pois, Pinchasso, Gigé, Siblé, Radis, Pastèque, la Grenouille, Millepattes, L'oie, La Couveuse, Furet, Patate, l'Aristo, Mange gari. Badinguet... etc....etc.

Je suis arrivé au terme de mon récit : j'ai rassemblé tous mes souvenirs, vieux de 60 ans, pour vous décrire le fond de la mine, le travail des mineurs, parler de tous ces hommes qui, pendant une grande partie de leur vie, sont descendus dans ces galeries obscures, pour arracher, de leurs mains, des entrailles de la terre, ce charbon qui était là depuis des millions d'années. Ils ont souffert, dans l'obscurité, la poussière, la chaleur, l'humidité, certains y ont laissé leur santé, d'autres leur vie. Aujourd'hui, ceux qui ont survécu sont tous retraités; ils ont gardé leur humour, leur franc-parler, et profitent des derniers rayons de soleil, ce soleil qu'ils ont mérité, qui leur a tant manqué.... Quelquefois, ils accompagnent l'un des leurs à sa dernière demeure. Ils évoquent le défunt un moment, puis la vie reprend...Ils essaient de profiter des meilleurs moments qui leur restent...

Quinze mois plus tard, mon père décida de me sortir de la mine pour m'envoyer aider mon frère Marius à la ferme... C'est ainsi que je sortis des ténèbres pour retrouver le grand soleil...



**Chevalement du puits de mine. Gréasque (13)
Entourait de collines Provençale.**